

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
SÉLECTION INTERNATIONALE

Session 2011

ÉPREUVE DE LANGUE FRANÇAISE

Durée : 4 heures

1. Questions de compréhension (4 points : 1 point par question)

- Expliquez le mot « démesure » (ligne 11).
- Reformulez en français contemporain la phrase de Montaigne : « Ce qui manque à ma coutume, je tiens qu'il me manque » (ligne 112).
- Que signifie l'expression « sinon les riches auraient trop beau jeu » (ligne 114) ?
- Expliquez le mot « ascèse » (ligne 129).

2. Exercice de résumé (8 points)

Vous résumerez en 200 mots environ le texte suivant (qui compte 1570 mots) en vous attachant à mettre en valeur les idées essentielles et les articulations de la pensée de l'auteur ; vous donnerez un titre à ce résumé.

Vous indiquerez le nombre de mots utilisés (tolérance de 10% en plus ou en moins).

3. Exercice de rédaction (8 points)

Commentez et éventuellement discutez l'affirmation suivante : « L'activité humaine a, présentement, des effets destructeurs sur l'environnement. Il faut que ces effets ne soient pas tels qu'ils mettent en péril l'existence même de l'humanité. Il faut donc réduire, autant que possible, ces effets destructeurs, et cela en réduisant l'activité humaine » (lignes 65-69).

Votre réponse à cette question sera de 250 à 500 mots.

5 Après avoir considéré, d'un côté la Nature en elle-même, de l'autre l'homme et la société humaine, il convient de les mettre en relation. Car la visée morale de la société humaine universelle resterait une vue de l'esprit si les conditions écologiques de toute vie humaine, c'est-à-dire les conditions relatives à l'existence de l'homme dans son milieu naturel, cessaient un jour d'être remplies. Or, précisément, la technique, de par ses conséquences négatives sur l'environnement, met en péril l'homme lui-même. Bien des espèces vivantes ont été anéanties, notamment par suite de l'action de

10 l'homme, mais si l'espèce humaine risque l'anéantissement, c'est par elle-même, du fait de son dérèglement, de sa démesure, liés à ce qu'est devenue la technique à l'époque moderne.

15 L'homme est « l'être qui tourmente la déesse auguste entre toutes, la Terre », dit le célèbre chœur de l'*Antigone* de Sophocle. La technique – harpons, pièges, filets, armes, etc. – est agressive par elle-même. Cependant, le rapport des Grecs à la nature n'était pas un rapport d'agression, car l'usage de

la technique était limité, contrôlé, et du reste laissé aux classes inférieures de la société qui s'adonnaient au travail, donc nullement valorisé comme tel. Mais aujourd'hui, la technique présente trois caractères essentiellement nouveaux :

20 1) D'abord, elle porte en elle-même une *πλεονεξία*, un « toujours plus », un « en avant », un « progrès » si l'on veut, mais un progrès qui semble valorisé pour lui-même, quoi qu'il en soit de ses effets – et surtout de sa réelle utilité pour le bonheur. 2) La technique, au lieu de consister en un certain nombre de procédés, chacun ayant son domaine propre, sans liens entre eux – d'un côté le

25 filet, de l'autre la charrue, etc. –, forme un seul système où tout se lie à tout : par exemple, lorsqu'il y a eu l'électricité, toutes les techniques particulières en ont été modifiées. 3) Ce n'est pas l'homme qui commande à la Technique, c'est la Technique qui commande la modification des activités humaines. L'apparition d'un nouvel engin, instrument, mécanisme ou procédé, oblige le travailleur

30 à s'organiser autrement. L'homme est gouverné par l'innovation technique, plutôt que le contraire.

Or, la Technique, à l'époque moderne, quel que soit le mode de développement économique – capitaliste (comme dans les pays riches de l'Ouest), ou socialiste (comme c'était le cas en URSS) –, a des conséquences tellement

35 néfastes pour l'environnement que l'on peut se demander si, pour les générations futures, la vie sur la Terre sera encore possible. On sait, par exemple, que se produit un effet de serre additionnel. Voici ce que cela signifie. L'activité de l'homme ne va pas sans une continuelle dépense d'énergie. Or, la thermodynamique nous apprend que les formes nobles de l'énergie se dégradent, finalement, en chaleur. L'activité de l'homme produit toujours plus de

40 chaleur. Il est souhaitable que cette chaleur se diffuse dans l'espace. Mais à cela s'oppose l'effet de serre. La température à la surface de la Terre est régularisée par un effet de serre naturel dû à des éléments, comme le dioxyde de carbone (« gaz carbonique ») ou la vapeur d'eau, présents dans l'atmosphère.

45 Mais par l'effet de l'activité industrielle, la concentration de ces éléments – dioxyde de carbone, vapeur d'eau, méthane, etc. – s'augmente exagérément. Depuis les débuts du capitalisme et de l'ère industrielle, la teneur de l'atmosphère en gaz carbonique a augmenté, pense-t-on, d'environ 30 %. De là un réchauffement de la Terre, une modification du climat pour nos pays, des

50 tempêtes tropicales, etc.

Que faire?

Parler d'une politique qui, sous l'inspiration de la morale, doit avoir en vue une république à la Zénon, où les « droits de l'homme » seraient les droits réels de tous les hommes, un tel langage ne suffit plus s'il est vrai que, par la faute

55 même de l'homme, le risque existe qu'il n'y ait plus d'hommes demain.

Il faut un nouvel impératif, un impératif de responsabilité écologique des hommes d'aujourd'hui à l'égard des hommes de demain. Hans Jonas a opposé son « Principe Responsabilité » au « Principe Espérance » d'Ernst Bloch. L'idée essentielle de son ouvrage, *Das Prinzip Verantwortung* (paru en 1979,

60 traduit en français en 1990), à savoir qu'il faut se garder, dans notre action présente, de mettre en danger, par les conséquences de cette action, l'existence future de l'humanité, cette idée semble devoir être retenue. [...]

L'impératif suivant n'annule pas l'impératif kantien, mais s'y ajoute : « Agis de telle façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la
65 possibilité future d'une vie humaine sur Terre » (*op. cit.*, p. 31). L'activité humaine a, présentement, des effets destructeurs sur l'environnement. Il faut que ces effets ne soient pas tels qu'ils mettent en péril l'existence même de l'humanité. Il faut donc réduire, autant que possible, ces effets destructeurs, et cela en réduisant l'activité humaine, par exemple en cessant de multiplier des
70 besoins créés artificiellement.

Naturellement, réduire l'activité humaine, afin de réduire les besoins en énergie et de puiser moins qu'on ne fait dans les ressources de la planète, cela ne peut être, en gros, demandé qu'aux nations hyperdéveloppées et industrialisées de l'hémisphère Nord, et d'abord aux États-Unis, pays de beaucoup le
75 plus pollueur. Il appartiendrait donc aux hommes politiques de prendre des décisions drastiques. Hans Jonas dit que le nouvel impératif écologique « s'adresse beaucoup plus à la politique publique qu'à la conduite privée » (*op. cit.*, p. 31), et il a raison au premier abord – mais au premier abord seulement.

Car, même si les gouvernements peuvent prendre des décisions heureuses,
80 par exemple taxer fortement l'énergie – d'où résulte immédiatement une moindre émission de dioxyde de carbone dans l'atmosphère –, il paraît extrêmement douteux que des décisions radicales touchant l'orientation même de la technique – des avancées techniques – soient possibles dans le cadre du mode de développement actuel.

85 Deux raisons à cela :

1) Dans le type de développement actuel, que j'appellerai développement « cartésien », et qui, comme je l'indiquais, n'est pas propre au capitalisme, car le marxisme n'a mis nullement en question l'idée cartésienne de « domination de la nature », dans un tel type de développement, ce que l'on nomme la
90 « croissance » de l'économie paraît si conforme à l'essence même du développement, et si naturellement souhaitable, qu'il est impossible aux hommes politiques, dont l'être même est un être de reflet – qui ne font que refléter un certain état de choses –, qu'il leur est impossible, dis-je, d'aller à l'encontre de ce mouvement.

2) Dans l'hémisphère Nord, les régimes démocratiques sont dominants. Or, sous quel horizon travaillent les hommes politiques ? Ce sont les élections législatives ; c'est l'élection présidentielle. Ce qu'il adviendra aux générations futures ne peut être leur premier souci. Ils ont nécessairement la vue courte. Or, comme le dit Wittgenstein, « à qui a la vue courte, il est difficile de montrer le chemin » (*op. cit.*, p. 12). On peut rêver d'une autocratie, l'autocrate s'entourant d'experts de l'environnement, et gouvernant par *ukases*. Les Romains, en situation de détresse, se confiaient à un dictateur.

100

105 En attendant, je voudrais ajouter ceci : Hans Jonas n'a peut-être pas raison
de penser que l'impératif écologique s'adresse avant tout aux politiques.
Pourquoi pas à chacun de nous ? Chacun s'efforcerait, pour son compte, de
réduire la consommation d'énergie et le gaspillage. Il s'agirait de vivre à
l'économie, en s'en tenant à ce qui est nécessaire. On pourrait prendre exemple
110 sur la sagesse d'Épicure, qui conseille de se limiter à ce dont on a besoin selon
la nature. On y adjoindrait seulement la correction de Montaigne ; l'habitude,
nous rappelle-t-il, est une « seconde nature » : « Appelons encore nature
l'usage et condition de chacun de nous [...] l'accoutumance est une seconde
nature, et non moins puissante. Ce qui manque à ma coutume, je tiens qu'il me
manque [...] » (*Essais*, III, x). Encore ladite « correction » doit-elle être elle-
même corrigée ; sinon les riches auraient trop beau jeu... Bref, il y aurait de
115 nouveaux Épicuriens, qui ne refuseraient pas, dans ce que la civilisation nous
apporte, ce qui est bienfait réel et substantiel, laissant seulement de côté ce qui
est superflu. Il faudrait que ces adeptes d'un nouveau Jardin se fassent
connaître, qu'ils exercent une attirance, afin que chacun veuille en être. Alors,
de vivre en démocratie présenterait un avantage, par la puissance qu'y peut
120 avoir l'opinion. Encore faudrait-il le soutien des médias. Lors de la prochaine
tempête quasi tropicale, on entendrait ceci : « La belle forêt que vous admiriez,
où vous alliez marcher, a été ravagée. Pourquoi ? Parce que, bien des fois, vous
avez pris votre voiture au lieu de votre bicyclette ou des transports en commun.
Si vous prenez votre voiture, l'avion, pour un oui, pour un non, si polluer n'est
125 pas votre souci, qu'arrivera-t-il ? La prochaine tempête détruira peut-être votre
maison. » Bref, il faut faire peur ; il faut une politique de la peur. La peur sera
la mère de la sagesse.

« Mais vous-même, me direz-vous, vivez-vous "à l'économie" ? Vous
voulez une nouvelle ascèse. Qu'en est-il de votre ascétisme ? » Je perçois ici
130 votre ironie. Mais, pourtant, il est vrai que je parle de ladite sagesse par
expérience : je vis en deçà de ce que la civilisation pourrait m'apporter. Sans
entrer dans les détails, pour donner un exemple, dans ma vie je n'ai pris l'avion
qu'une seule fois. Le bonheur n'a rien à voir avec le fait d'être « à la page », ou
avec la possession de ceci ou de cela au-delà de ce que réclament la nature, et,
135 pour chacun, son essentielle vocation. Il est dans le fait de n'avoir pas besoin,
plutôt que dans la satisfaction de faux besoins.

Marcel Conche, *Présence de la nature*, « V. La Nature et l'homme,
ou : le scepticisme philosophique et sa limite »,
PUF, coll. « Perspectives critiques », 2001.

En attendant, je voudrais ajouter ceci : Hans Jonas n'a peut-être pas raison de penser que l'impératif écologique s'adresse avant tout aux politiques. Pourquoi pas à chacun de nous ? Chacun s'efforcerait, pour son compte, de réduire la consommation d'énergie et le gaspillage. Il s'agirait de vivre à l'économie, en s'en tenant à ce qui est nécessaire. On pourrait prendre exemple sur la sagesse d'Épicure, qui conseille de se limiter à ce dont on a besoin selon la nature. On y adjoindrait seulement la correction de Montaigne ; l'habitude, nous rappelle-t-il, est une « seconde nature » : « Appelons encore nature l'usage et condition de chacun de nous [...] l'accoutumance est une seconde nature, et non moins puissante. Ce qui manque à ma coutume, je tiens qu'il me manque [...] » (*Essais*, III, x). Encore ladite « correction » doit-elle être elle-même corrigée ; sinon les riches auraient trop beau jeu... Bref, il y aurait de nouveaux Épicuriens, qui ne refuseraient pas, dans ce que la civilisation nous apporte, ce qui est bienfait réel et substantiel, laissant seulement de côté ce qui est superflu. Il faudrait que ces adeptes d'un nouveau Jardin se fassent connaître, qu'ils exercent une attirance, afin que chacun veuille en être. Alors, de vivre en démocratie présenterait un avantage, par la puissance qu'y peut avoir l'opinion. Encore faudrait-il le soutien des médias. Lors de la prochaine tempête quasi tropicale, on entendrait ceci : « La belle forêt que vous admiriez, où vous alliez marcher, a été ravagée. Pourquoi ? Parce que, bien des fois, vous avez pris votre voiture au lieu de votre bicyclette ou des transports en commun. Si vous preniez votre voiture, l'avion, pour un oui, pour un non, si polluer n'est pas votre souci, qu'arrivera-t-il ? La prochaine tempête détruira peut-être votre maison. » Bref, il faut faire peur ; il faut une politique de la peur. La peur sera la mère de la sagesse.

« Mais vous-même, me direz-vous, vivez-vous "à l'économie" ? Vous voulez une nouvelle ascèse. Qu'en est-il de votre ascétisme ? » Je perçois ici votre ironie. Mais, pourtant, il est vrai que je parle de ladite sagesse par expérience : je vis en deçà de ce que la civilisation pourrait m'apporter. Sans entrer dans les détails, pour donner un exemple, dans ma vie je n'ai pris l'avion qu'une seule fois. Le bonheur n'a rien à voir avec le fait d'être « à la page », ou avec la possession de ceci ou de cela au-delà de ce que réclament la nature, et, pour chacun, son essentielle vocation. Il est dans le fait de n'avoir pas besoin, plutôt que dans la satisfaction de faux besoins.

Marcel Conche, *Présence de la nature*, « V. La Nature et l'homme, ou : le scepticisme philosophique et sa limite », PUF, coll. « Perspectives critiques », 2001.